



Sociologie de la traduction

Pierre Lassave

► To cite this version:

Pierre Lassave. Sociologie de la traduction: L'exemple de la "Bible des écrivains". Cahiers Internationaux de Sociologie, 2006, Trajectoires sociales et bifurcations, 120, pp.133-154. 10.3917/cis.120.0133 . halshs-03941812

HAL Id: halshs-03941812

<https://shs.hal.science/halshs-03941812>

Submitted on 9 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SOCIOLOGIE DE LA TRADUCTION. L'EXEMPLE DE LA « BIBLE DES ÉCRIVAINS »

Author(s): Pierre Lassave

Source: *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Janvier-Juin 2006, NOUVELLE SÉRIE, Vol. 120, TRAJECTOIRES SOCIALES ET BIFURCATIONS (Janvier-Juin 2006), pp. 133-154

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/25759149>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers Internationaux de Sociologie*

SOCIOLOGIE DE LA TRADUCTION. L'EXEMPLE DE LA « BIBLE DES ÉCRIVAINS »

par Pierre LASSAVE

RÉSUMÉ

Le mot « traduction » est à l'honneur : le philosophe Paul Ricœur l'érige en principe éthique, la « traductologie » se pose en nouvelle discipline littéraire et un courant de la sociologie des sciences le prend pour paradigme. Au-delà de ce dernier usage analogique, n'y a-t-il pas place pour une sociologie de la traduction qui ne soit pas seulement une sociographie des traducteurs amateurs ou professionnels, ni même une annexe fonctionnelle de la théorie des champs culturels et de leurs échanges inégaux ? L'événement éditorial que constitue une nouvelle traduction littéraire de la Bible offre ainsi au sociologue matière à associer ses dimensions linguistiques, institutionnelles et relationnelles pour déterminer une « configuration traductive » exemplaire de la rencontre équivoque entre mondes littéraires, médiatiques et religieux en contexte de modernité avancée.

Mots clés : Traduction, Littérature, Religion, Édition, Configuration.

SUMMARY

The word « translation » has pride of place at the present time : the philosopher Paul Ricœur sets it up as an ethical principle, « translation studies » become a new international subject and the sociology of sciences takes it up as paradigm. Beyond this last figurative use, the question is how can we draw up a sociology of translation apart from studies of professional sets and transnational cultural exchanges ? The New Bible Translation, a recent literary event in the French-speaking world, gives matter for combining linguistic, institutional and relational points of view. This translation case as a sociological configuration accounts for this ambiguous meeting point – at the crossroads between literature, religion and publishing – in advanced modernity.

Key words : Translation, Literature, Religion, Publishing, Configuration.

Depuis quelques années, le mot « traduction » est à l'honneur. Dans « Cultures, du deuil à la traduction », le philosophe Paul Ricœur montre ainsi comment la traduction sert le projet d'une

Cahiers internationaux de Sociologie, Vol. CXX [133-154], 2006

humanité commune sans briser la pluralité des langues et des cultures¹. Si dans l'absolu babélien les langues sont irréductibles entre elles, chacune ne contient pas moins en effet des propriétés transférables aux autres permettant pratiquement leur échange, leur apprentissage et leur transformation. « Phénomène d'équivalence sans identité », la traduction cumule et concilie depuis toujours de multiples héritages : nos bibles modernes doivent ainsi autant à la Vulgate latine de Jérôme (iv^e siècle) qu'à la Septante grecque (iii^e siècle av. J.-C.) et à la Massore judaïque (x^e siècle) ; le corpus bouddhiste japonais doit autant au chinois qu'au sanscrit original. Seul prix à payer de ces innombrables transferts : faire son deuil de toute correspondance parfaite entre l'origine et la destination. Mais deuil de l'identité et de l'origine grâce auquel, selon le philosophe, l'irréparable des dommages subis et infligés entre les peuples au xx^e siècle peut être surmonté. Manifestement, la traduction passe là d'une opération linguistique à un impératif éthique universel où le sens figuré et abstrait du mot s'ancre précisément dans son sens propre et concret. Action et résultat s'éclairent réciproquement².

MOT CLÉ

On trouve un autre type de montée en généralité du mot clé avec ce qu'on appelle désormais la « nouvelle sociologie des sciences »³. Dans un article fondateur décrivant une innovation dans la culture des coquilles Saint-Jacques à Saint-Brieuc, l'ingénieur et sociologue Michel Callon assimile la sociologie des sciences à une « sociologie de la traduction » entendue comme « mécanisme par lequel un monde social et naturel se met progressivement en forme et se stabilise pour aboutir, si elle réussit, à une situation dans laquelle certaines entités arrachent à d'autres, quelles mettent en forme, des aveux qui demeurent vrais aussi longtemps qu'ils

1. P. Ricoeur, in *Le Monde* (25 mai 2004). Du même auteur : *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2003.

2. Le dictionnaire *Robert* détermine deux sens majeurs : a) Général : « Transférer » (traduire quelqu'un en justice...) ; b) Linguistique : « Faire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés. » Ce dernier sens (figuré devenu propre) se décline ensuite en plusieurs variantes métaphoriques : « exprimer », « transporter », etc.

3. Nouveauté commentée dans divers manuels universitaires : D. Vinck, *Sociologie des sciences*, Paris, Armand Colin, « U-Sociologie », 1995 ; O. Martin, *Sociologie des sciences*, Paris, Nathan, « 128 », 2000 ; M. Dubois, *Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, PUF, 2000.

demeurent incontestés »¹. La tonalité métaphorique du point de vue n'est pas fortuite. Il s'agit bien de rendre compte de la scène scientifique en se dotant d'un « répertoire » descriptif qui se décale du discours de ses acteurs pour mieux rendre compte des associations en chaîne entre faits de nature et faits de société. La « problématisation », les « dispositifs d'intéressement », l'« enrôlement » et la « mobilisation des alliés » sont les principales figures de ce répertoire. La « dissidence » menace toujours la traduction, qui devient alors « trahison » (dans le cas d'espèce décrit, les trois chercheurs du CNEO ne peuvent plus traduire à eux seuls et de façon incontestable les intérêts des marins pêcheurs de la baie, les performances naturelles des larves prolifiques et les attentes de la communauté universelle des biologistes si des marins pêcheurs impatients pillent la réserve ou si trop de larves soumises aux courants « refusent » de se fixer pour devenir des crustacés comestibles). D'autres figures ont par la suite enrichi et modifié le répertoire, mais la sociologie des sciences a résisté à sa transformation en sociologie de la traduction sous l'effet sans doute des critiques que la perspective analogique n'a pas manqué de susciter². La tension entre sociologisme (la science s'explique par la société) et logicisme (la science obéit à des normes propres de vérité) ne se résout pas en effet aussi facilement par le récit, aussi captivant soit-il, de processus où se mêlent confusément acteurs culturels et naturels.

Plus durable semble être l'émergence ou le retour (après la Renaissance et les Lumières) des questions de la traduction linguistique et littéraire comme enjeu de civilisation. Tout un numéro de la revue *Esprit* (« La traduction, un choix culturel », n° 253, 1999) tourne ainsi autour de l'idée que « la réflexion sur la conversion d'une langue à l'autre est au cœur de l'expérience anthropologique et d'une représentation de l'universel peu vertical et que l'on qualifiera de "latéral" avec Merleau-Ponty ou de "réitératif" avec Michael Walzer » (éditorial). Sans encore l'énoncer, Ricœur y forgeait son paradigme de l'« équivalence sans identité » en frayant un passage entre l'acception de la traduction au sens strict de transfert

1. M. Callon, *Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc*, *L'Année sociologique*, 1986, 36, p. 205.

2. Pour l'élargissement du répertoire de la traduction, voir notamment B. Latour, *La science en action*, Paris, La Découverte, 1989, et *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991. Dans *Agir dans un monde incertain, essai sur la démocratie technique* (co-écrit avec P. Lascoumes et Y. Barthe), Paris, Le Seuil, 2001, M. Callon développe un nouveau registre de traduction à trois temps (la réduction au modèle, la recomposition en chaîne, la restitution au monde). Ces diverses perspectives sont soumises à la critique dans les manuels cités.

d'un message verbal d'une langue dans une autre (l'approche d'Antoine Berman dans *L'épreuve de l'étranger*) et celle au sens large, comme synonyme de l'interprétation de tout ensemble signifiant à l'intérieur de la même communauté linguistique (l'approche de Georges Steiner dans *Après Babel*)¹. Étayé par des articles réflexifs sur quelques grands transferts sémantiques entre l'Europe et l'Islam, la Chine et l'Inde, le dossier confirme la voie médiane qu'offre la « culture de la traduction » entre le repli différentialiste et l'universalisme absolu. Culture qui semble trouver ses marques au moment où paradoxalement la traduction d'auteurs francophones de philosophie et de sciences humaines accuserait un net recul dans la *lingua franca* mondiale. Phénomène de « détraduction » littéraire qui n'affecte pas pour autant l'activité traductrice en général si l'on en juge par divers indices de croissance professionnelle.

Dans *Profession : traducteur*, sorte de guide pour « ingénieur multilingue multimédia », on apprend ainsi que le marché français de la traduction serait en pleine expansion en mobilisant environ 8 000 traducteurs libéraux, 4 000 salariés et surtout 20 000 intermittents². Nous touchons là à la partie la plus fonctionnelle de ces activités : traductions techniques, commerciales, juridiques et autres liées aux secteurs de l'industrie et des services. Mais telle dynamique économique n'est pas sans effet sur l'enseignement supérieur comme l'indique un manuel universitaire récent (*La traduction, la comprendre, l'apprendre*) qui dresse un premier bilan des nouvelles formations qualifiantes mises en place³. Cet ouvrage, qui tient plus du rapport administratif que de l'essai scientifique, reflète bien le clivage entre traduction comme processus technique et traduction comme production littéraire. Dualisme qui trouve écho dans la théorie classique opposant les « sourciers » littéraires soucieux de la forme aux « ciblistes » professionnels fixés sur l'équivalence du sens. Au terme de sa présentation des voies et moyens pratiques d'une traduction professionnelle aux opérateurs multiples, l'auteur (« professeur de traduction ») ne réunit pas moins quelques « éléments de traductologie ». Cette « discipline émergente », qui vient légitimer une activité pour le moins dispersée et divisée entre profession technique et art libéral, se présente plutôt comme un champ sous-tendu par des disciplines plus anciennes ou plus autonomes (la linguistique, la littérature comparée, la psychologie cognitive, la

1. A. Berman, *L'épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984 ; G. Steiner, *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction* [1975], Paris, Albin Michel, « Bibliothèque de l'Humanité », 1998.

2. D. Gouadec, Paris, La Maison du dictionnaire, 2002.

3. D. Gile, Paris, PUF, « Linguistique nouvelle », 2005.

philosophie du langage, la sociologie, etc.)¹. Mais sur le fond et pour rester dans le domaine français, c'est aux *Théories et pratiques de la traduction littéraire* (autre manuel universitaire) que semble appartenir le devenir de la traductologie entendue comme réflexion critique sur l'acte de traduire, sur ses méthodes et sur sa réception². L'auteur, professeur de littérature comparée, retrace la longue histoire de cette réflexion, des théories « prescriptives » sur la problématique classique de l'esprit et de la lettre (Cicéron, Horace, saint Jérôme, Étienne Dolet, Mme Dacier, etc.) aux théories « descriptives » modernes développant les multiples modalités de correspondance entre la source et la cible (Jean-Paul Vinay, Jean Darbelnet, Roman Jakobson, Eugen Nida, Efim Etkind, Jean-René Ladmiral, etc.) sur lesquelles se greffent diverses théories « prospectives » à visée néolittéraliste (Antoine Berman, Henri Meschonnic, Jacqueline Risset, etc.) ou plaidant pour une traduction poétiquement créatrice (Walter Benjamin, Léon Robel, Octavio Paz, etc.). Nos deux manuels témoins marchent à fronts renversés : si le premier présente le cadre fonctionnel de l'activité de transfert interlingual et n'évoque qu'à la marge les questions philosophiques et poétiques qu'elle pose, le second part précisément de ces dernières pour armer la critique littéraire de la traduction sans trop s'appesantir sur le contexte social et institutionnel de cette activité.

Sous réserve d'inventaire, les très rares enquêtes sociologiques sur la traduction se limitent à la sphère littéraire. Nathalie Heinich a notamment analysé ses propriétés équivoques : ambivalence d'un travail à cheval entre deux langues et dont l'excellence consiste traditionnellement à se faire oublier ; ambiguïté d'un statut d'intermédiaire qui donne au traducteur les responsabilités d'un auteur sans lui en accorder la reconnaissance ; indétermination d'une activité parfois revendiquée comme un art, largement perçue comme un métier mais ne possédant que partiellement les caractères d'une profession³. La bipolarité entre traduction technique et traduction poétique se retrouve ici dans la difficulté des traducteurs lit-

1. C'est le sens de sa définition fonctionnelle par un article « fondateur » de James Holmes (*The Name and Nature of Translation Studies*, 1972). Le premier colloque des *Translation Studies* s'est tenu à l'Université catholique de Louvain en 1976 (J. Holmes, J. Lambert, R. van den Broeck (dir.), *Literature and Translation : New Perspectives in Literary Studies*, Louvain, Acco, 1978) ; il a été suivi par le lancement en 1989 d'une revue (*Target : International Journal of Translation Studies*, dirigée par G. Toury et J. Lambert).

2. I. Oseki-Depré, Paris, Armand Colin, « U-Lettres », 1999. Dans le même registre historico-critique, la traductologie a désormais son « Que sais-je ? » : M. Oustinoff, *La traduction*, Paris, PUF, 2003.

3. N. Heinich, Les traducteurs littéraires : l'art et la profession, *Revue française de Sociologie*, 1984, XXV, p. 264-280.

téraires à faire profession à partir de logiques divergentes¹. Dans une enquête compréhensive sur cette population éclatée, Isabelle Kalinowski, traductrice de Max Weber, montre ainsi comment s'intériorise la « vocation à ne pas se faire un nom » dans des formules ambivalentes où l'invocation de la liberté individuelle semble une manière de répondre à la dépossession collective².

Au-delà des traducteurs, la sociologie s'est principalement attachée à la question du rôle de la traduction dans le champ littéraire. Dans un numéro des *Actes de la recherche en sciences sociales* (n° 144, 2002) consacré à cette question, Johan Heilbron et Gisèle Sapiro en font un objet sociologique à partir d'une double rupture épistémologique : avec l'approche herméneutique du texte et de ses transmutations, avec l'analyse purement économique des échanges internationaux et des transferts culturels. Au sein des *Translation Studies* émergentes, il s'agit pour eux de recadrer les traductions littéraires dans leurs contextes de production et de réception. Deux logiques majeures s'en dégagent : la fonction de légitimation linguistique et littéraire (c'est par exemple le cas du formidable mouvement de traduction des antiques dans l'Allemagne romantique pour « faire de l'allemand le nouveau latin des modernes ») ; la fonction de consécration (par exemple, James Joyce, écrivain irlandais devenu monument de la littérature contemporaine depuis la traduction française d'*Ulysse* supervisée par Valéry Larbaud). L'inégalité symbolique entre les langues renvoie à une histoire et déploie ses lois sur le monde des livres. On sait que l'influence du français fut à son apogée à l'époque des Lumières et qu'après une période industrielle et coloniale incertaine où le français, l'anglais et l'allemand se disputaient le leadership, c'est l'anglais qui s'est largement détaché depuis la Seconde Guerre mondiale. En 1980, environ 40 % des livres traduits dans le monde le sont de l'anglais (12 % du français, 10 % de l'allemand, 10 % du russe). Les taux d'exportation linguistique sont homothétiques des taux d'importation (plus une langue est traduite dans le monde, moins les œuvres écrites en langues périphériques ont des chances d'être traduites dans un spectre de langues élargi)³. Dans la *République mondiale des lettres*, Pascale Casanova montre ainsi comment cette situation oligopolistique joue sur les destins littéraires⁴. Dans un cadre programmatique voisin, il faut citer *Sociologie de la tra-*

1. Difficulté confirmée par une enquête sociologique plus récente : J. Vitrac, *Profession : traducteur*, Association des traducteurs littéraires de France, 1999.

2. I. Kalinowski, La vocation au travail de traduction, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, n° 144, 2002, p. 47-54.

3. J. Heilbron, Toward a sociology of translation, Book translations as a cultural worldsystem, *European Journal of Social Theory*, 1999, vol. 2 (4), p. 429-444.

4. P. Casanova, Paris, Le Seuil, 1999.

duction, *La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, seul titre français érigeant explicitement la traduction en objet sociologique¹. Retraçant l'histoire du genre littéraire en question, de Jules Verne à Ray Bradbury, l'auteur montre comment il doit sa reconnaissance progressive à la traduction : invention des *Amazing stories* dans l'entre-deux-guerres aux États-Unis, après traduction du français Jules Verne et édition de l'anglais Herbert George Wells ; débarquement de la *science-fiction* américaine dans la France d'après-guerre. Dans les deux cas, l'analyste du champ littéraire révèle le rôle clé des agents de la traduction (Hugo Gernsback pour le premier temps ; Raymond Queneau, Boris Vian et Michel Pilotin pour le second).

Ces quelques approches récentes de sociologie de la traduction littéraire confirment la nouveauté de l'objet et l'influence de la théorie des champs symboliques de Pierre Bourdieu pour en rendre compte. Au-delà des réflexions générales sur le phénomène de traduction que nous venons d'évoquer, l'actualité éditoriale ne manque pas d'événements stimulant l'enquête sur les multiples dimensions de la production traductrice (voir les déferlantes mondiales d'un *Harry Potter* ou d'un *Da Vinci Code*). Face au philosophe ou au poéticien qui réfèrent l'acte de traduire à une éthique universelle ou au rapport des langues au texte, le sociologue peut être attendu à sa capacité de faire le lien entre les transformations culturelles en jeu, les choix de traduction opérés et les « effets émergents » (comme dit Raymond Boudon) de la pratique concrète, individuelle, institutionnelle.

L'effervescence éditoriale actuelle autour de la retraduction des grands textes fondateurs comme la Bible offre à cet égard un terrain d'étude d'autant plus intéressant qu'il engage plusieurs champs conjointement : l'industrie culturelle et les médias qui rouvrent à nouveaux frais les « trésors de la civilisation » ; les Églises qui cèdent malgré elles le commentaire et la traduction des « Écritures saintes » aux disciplines à visée scientifique (histoire, archéologie, philologie, narratologie, etc.) ; les écrivains de la république des lettres débarassés des querelles de la croyance instituée mais divisés par la pression du système marchand. Pour mieux voir ce que la sociologie peut apporter à la connaissance de la traduction comme enjeu symbolique indissociable de méthodes et de pratiques situées, prenons le cas de la « Bible Nouvelle Traduction » (BNT) ou « Bible des écrivains », événement éditorial francophone et concentré de forces contradictoires.

1. J.-M. Gouanvic, Arras, Artois Presses Université, 1999.

LE CAS BNT

Cette retraduction a fait la une de la rentrée littéraire de 2001, a franchi le seuil des journaux télévisés et s'est installée dans les rayons de supermarchés. En un trimestre, elle atteint une centaine de milliers d'exemplaires vendus. Du jamais vu dans le petit monde de l'édition biblique en pays laïque et sécularisé. Bien qu'éditée dans la mouvance catholique¹, ses objectifs affichés l'éloignent d'une nouvelle version confessionnelle ou œcuménique : expérimentation littéraire fondée sur un travail en « binômes » pour chaque livre entre écrivains de renom et biblistes reconnus quelle que soit leur obédience ; libération du texte des vulgates ecclésiales qui le figeaient et mise en tension des sources démultipliées avec le français d'aujourd'hui ; reprise globale du canon catholique mais respect de la diversité originelle des 73 livres (les binômes sont différents d'un livre à l'autre et l'harmonisation lexicale est minimale). « Cette traduction veut dépasser la tentation littéraliste, le calque archaïsant ou la seule traduction étymologique pour tenter chaque fois une solution personnelle contemporaine, qui retourne à la source du texte en même temps qu'elle propose une façon d'habiter le texte, de le faire entendre. Les mots des langues bibliques ont été ouverts et rendus à leur polyphonie culturelle [...]. Cette traduction est aussi née d'une conviction sur la littérature. La littérature n'est ni un ornement ni un alibi. C'est une forme d'action sur la production des textes comme elle l'est sur les personnes. C'est une force de contradiction, de déplacement et de jeu. » L'auteur de ces lignes extraites de la présentation générale est Frédéric Boyer, l'initiateur du projet, un jeune normalien devenu écrivain édité chez POL et éditeur chez Bayard. Une œuvre romanesque néoréaliste et prolifique marquée par les empreintes de Dostoïevski, de Proust et de l'herméneutique biblique. Un agent de liaison entre littérature et philosophie, classicisme et avant-garde, roman et poésie, exégètes modernistes et écrivains exigeants. Ses réseaux multiples lui ont permis d'associer pendant sept ans une vingtaine de plumes connues (François Bon, Olivier Cadiot, Emmanuel Carrère, Florence Delay, Jean Echenoz, Marie Ndiaye, Valère Novarina, Jacques Roubaud, etc.) à une trentaine de biblistes confirmés (principalement formés à l'École biblique et archéologique de Jérusalem). Le résultat

1. Il s'agit d'une coédition entre Bayard, éditeur affilié à Bayard-Presses, grand groupe de la presse catholique (fondé au début du XX^e siècle par la congrégation des Assomptionnistes), et Médiaspaul, éditeur catholique canadien (également fondé par la société Saint-Paul en Italie).

est une mosaïque de traductions qui bousculent les versions de référence comme la Bible de Jérusalem ou de la Pléiade, tant au plan syntaxique que lexical. Le respect de l'hétérogénéité des sources associé au souci de leur lisibilité contemporaine dynamise les récits (style direct, épuration des chevilles, ménagement des suspenses, affirmation des genres de l'épopée ou du conte), recompose les formes poétiques (l'Écclésiaste transcrit en quatrain à la façon de haïkus ; psaumes à la limite du calligramme, Proverbes en comptines, Job au théâtre de la souffrance), accentue les emballements rhétoriques (diatribes pauliniennes poussées jusqu'à l'absurde). Le vocabulaire traditionnel vole en éclats : suivant le lieu du texte, « péché » devient « égarement » ; « Résurrection », « relèvement » ; « Esprit », « souffle » ; « foi », « confiance » ; « Verbe », « parole », etc. Une petite révolution symbolique qui tout à la fois prend de court sa propre tutelle (soumise à des pressions contraires, la hiérarchie catholique ne peut accorder son *imprimatur* à l'éditeur), divise le monde littéraire et ravive des querelles théologiques d'un autre âge, ce qui fait aussi le bonheur des médias et du commerce. Dénouer les fils de ce complexe passe d'abord par sa mise en contexte.

Contextes

La Bible est d'abord le texte le plus traduit dans le monde (en 2 300 langues « vernaculaires » pour les éditions partielles, en près de 400 pour les éditions complètes). Depuis Lefebvre d'Étaples (1530), on dénombre plus de 300 traductions différentes en français. À la différence de l'Allemagne et de l'Angleterre où les traductions de Martin Luther (1532) et de William Tyndale (1526) ont grandement contribué à fonder la langue et la littérature nationales, la rencontre française entre les « Écritures saintes » et les « Belles-lettres » a longtemps subi la guerre fratricide entre catholiques et réformés (le concile de Trente de 1546 a durablement restreint les traductions de la Vulgate latine canonisée). La reconnaissance *ex post* des prémices de cette rencontre se porte aujourd'hui sur la traduction janséniste dirigée par Isaac Lemaître de Sacy, dite de « Port-Royal » (1672-1701), et tout récemment sur la traduction vivante et inventive de l'humaniste réformé Sébastien Castellion (1555)¹. Depuis Clément Marot jusqu'à Paul Claudel, en passant par Victor Hugo ou Alfred de Vigny, ce sont surtout les adaptations poétiques qui ont mobilisé les grandes plumes françaises. Pastorales avant tout, la

1. Rééditions commentées : *La Bible, traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy* (Ph. Sellier, dir.), Paris, Laffont, « Bouquins », 1990 ; *La Bible nouvellement tradlatée, édition critique de la traduction de Sébastien Castellion*, Paris, Bayard, 2005.

plupart des traductions francophones qui se sont multipliées à l'époque industrielle n'ont guère pu faire œuvre littéraire ni prendre en compte la diversité des sources simultanément et progressivement révélée par le développement des sciences historiques et philologiques¹. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que la science et la littérature vont progressivement se rencontrer autour de la traduction biblique, à la faveur de multiples facteurs : levée des interdits doctrinaux du côté catholique où la mise de fonds intellectuelle est déterminante, découvertes archéologiques comme les manuscrits de la mer Morte, renouvellement sémiotique dans l'approche des textes, désacralisation de l'héritage et défi littéraire de sa retraduction. À la fin du second millénaire, la traduction biblique et francophone se décline dans la pluralité de genres : missionnaire, lettré, poétique, liturgique, etc.². Entre le pôle du travail sur le sens des traductions pour l'étude (Bible de Jérusalem, La Pléiade, Osty, Segond, Traduction œcuménique) et le pôle du travail sur la langue des traductions pastorales (« en français courant » ou en « langue fondamentale » dont le vocabulaire se limite à 3 500 mots) ou purement « sourcières » (Chouraqui), la concurrence s'aiguise, sans parler des retraductions et rééditions de versions historiques (Alexandrie, Port-Royal, Castellion)³. Notre BNT semble ainsi se frayer un chemin auprès des traductions de référence en fusionnant le travail sur la langue et celui sur le sens. Dans son créneau littéraire et laïque, elle rencontre immédiatement la concurrence de l'œuvre de retraduction entreprise depuis les années 1970 par le poète et linguiste Henri Meschonnic qui conteste sévèrement la distinction entre forme et sens et promeut la révolution du rythme (redécouverte du « continu rythme-syntaxe-prosodie » à partir de la vocalisation massorétique)⁴. Œuvre

1. L'histoire croisée de la traduction et de l'exégèse bibliques depuis les Lumières reste sans doute à faire, mais pour le domaine français quelques bases existent, notamment : *Le monde contemporain et la Bible* (Bible de tous les temps, t. 8) (C. Savart, J.-N. Aletti, dir.), Paris, Beauchesne, 1985 ; F. Laplanche, *La Bible en France, entre mythe et critique, XVI^e-XIX^e*, Paris, Albin Michel, 1994.

2. Sous réserve d'inventaire, le marché global annuel tournerait autour de 250 000 bibles vendues. Pour son évolution, voir P.-M. Bogaert, *La Bible en français*. Des tentatives d'adaptation à la multiplicité des traductions, in *Encyclopédie littéraire de la Bible* (R. Alter, F. Kermode, dir.), Paris, Bayard, 2003, p. 795-810.

3. N. Gueunier, Une traduction biblique peut-elle encore aujourd'hui être littéraire ?, in *La Bible en littérature* (P.-M. Beaude, dir.), Paris, Cerf, 1997, p. 259-269 ; G. Dorival, Modernité des traductions anciennes de la Bible ?, in *La Bible, 2000 ans de lectures* (J.-C. Eslin, dir.), Paris, Desclée de Brouwer, 2003, p. 19-33.

4. Pour une synthèse polémique de ses positions (éditée avec magnanimité par son concurrent direct) : H. M., *Un coup de Bible dans la philosophie*, Paris, Bayard, 2004.

solitaire, inachevée et polémique, mais qui a les suffrages d'une partie du monde littéraire et des médias¹. La BNT se heurte aussi aux éditeurs en place qui, tel le catholique Cerf (Bible de Jérusalem, Bible d'Alexandrie), voient d'un mauvais œil l'intrusion de Bayard dans le cercle d'élite des traductions qui comptent².

Enquête et conjectures

Afin de mieux discerner les lignes de forces contradictoires qui font de la BNT un événement culturel, nous avons procédé à une triple enquête³ : a) d'abord la comparaison systématique de cette traduction avec ses contemporaines sur le marché francophone à partir d'un échantillon scripturaire déterminé selon différents critères (genres littéraires, enjeu exégétique, renom des écrivains, difficultés de traduction) ; b) ensuite la reconstitution de l'histoire du projet et l'analyse de sa réception publique à travers notamment un volumineux dossier de presse (un millier d'articles) ; c) enfin l'approche, par enquête directe, des propriétés, dispositions, parcours et raisons des deux types de traducteurs à l'œuvre.

a) L'analyse comparée des textes à différentes échelles (paratexte, livres, chapitres, versets) souligne les différences de présentations, de styles et de lecteurs implicites. Selon le niveau d'emprise confessionnelle, les auteurs des traductions s'effacent ou s'affirment, la création poétique se heurte au respect de la tradition, le plaisir individuel du texte au culte communel. Rapprochée des entreprises

1. Notamment l'axe Philippe Sollers - Gallimard - Le Monde - Presses de la Vie catholique - Desclee de Brouwer. Voir un numéro de la prestigieuse revue *L'Infini* (Ph. Sollers, dir.) consacré à l'œuvre de traduction de Meschonnic : « Coup de Bible », automne 2001, n° 76. Également, pour un plus large public, un dossier spécial dans le magazine *Le Monde 2* (5 février 2005, n° 51), Sait-on traduire la Bible ?, p. 17-25.

2. Comme pour faire contre-feu à la « Bible Bayard », Fleurus, éditeur concurrent (dépendant de Médias-Participations, autre grand groupe de presse catholique placé dans le pôle conservateur de l'Église), a fait alliance avec Le Cerf (éditeur indépendant fondé par les Dominicains et au catalogue intellectuellement prestigieux) pour rééditer une *Bible de Jérusalem* grand public et à prix cassé. Cette réédition précipitée en 2001 est affublée de « clefs de lecture » dont la tonalité antiju-daïque contraste avec le rapprochement en cours des traditions juives et chrétiennes dont Le Cerf est précisément l'un des éditeurs avancés. Pressé par l'Association pour l'amitié judéo-chrétienne, l'épiscopat a désavoué ce paratexte litigieux. Ce nouvel épisode des tensions doctrinales au sein du monde catholique n'est pas étranger aux grandes manœuvres qui se jouent dans l'industrie du livre : les Presses de la Vie catholique reprises par le groupe Le Monde, Médias-Participations candidat à la reprise d'Editis (ex-Vivendi, racheté par Hachette en 2003, puis cédé à 60 % par ce groupe à la holding Wendel en 2004), Le Cerf approché par Bayard, etc.

3. Voir P. Lassave, *Bible : la traduction des alliances, Enquête sur un événement littéraire*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 2005.

non confessionnelles (La Pléiade, Chouraqui, Meschonnic), la BNT se distingue par le renforcement de l'hétérogénéité des sources et des partis de traduction. Elle met en scène plus ostensiblement que les autres la tension entre les langues de départ et le français contemporain. Les romanciers accentuent ainsi la dynamique narrative des récits légendaires, les poètes expérimentent diverses formes au sein de l'interaction mentale entre oral ancien et écrit nouveau. Tous éclairent ou obscurcissent le texte à proportion des connaissances historiques livrées par les exégètes. Tout se passe comme si l'hétérogénéité assumée de la traduction creusait les écarts entre les lecteurs de romans à succès, les amateurs d'avant-garde poétique et les lettrés férus de théologie ou de philosophie. Lectorats qui ne sont pas absolument distincts en pratique si l'on se réfère aux « dissonances culturelles individuelles » mises en exergue par les travaux de Bernard Lahire¹. À défaut d'enquête extensive ou systématique à cet égard, l'approche de la réception plurielle dans l'espace des publications appuie l'hypothèse.

b) Les archives et la mémoire vivante des promoteurs du projet témoignent de visées différentes à la limite du malentendu. « Bible belle à lire et à entendre » pour les plus missionnaires, acte poétique majeur pour le maître d'œuvre et ses réseaux littéraires, introduction dans le marché biblique pour les bailleurs de fonds. Le dossier de presse révèle quant à lui autant l'enthousiasme que l'embarras des médias à présenter une production qui intéresse un public diversifié mais dont la dépendance religieuse pose problème. Le relevé des perles (« Heureux les pauvres en esprit » devenu « Joie de ceux qui sont à bout de souffle », « Arche » transformé en « boîte », etc., *supra*) et la chronique des vedettes littéraires enrôlées dans l'aventure (« Les audaces d'une immortelle » pour Florence Delay, « Le mécano de la phrase » pour Jean Echenoz, etc.) tiennent d'abord lieu de commentaire tout en lançant l'affaire dans la grande distribution². Puis les tensions entre lectures vindicatives, bienveillantes et laudatives au sein des Églises, un temps relayées avec gourmandise par les journalistes (« L'évangile selon Sainte Mode » *versus* « Les habits neufs de la Bible »), assignent le produit à ses ambiva-

1. B. Lahire, *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2003.

2. Pour ne donner qu'un exemple, lors d'un Journal télévisé de 20 heures, le romancier Emmanuel Carrère a été sommé par le présentateur de s'expliquer pour avoir fait dire à Jésus (excédé par les Pharisiens qui exigent de lui un signe du ciel) : « Plutôt crever ! », en les « plantant là ». L'expression a fait alors grand bruit dans la presse conservatrice (« Bible Hip Hop », « Rendez-nous la Bible ! », etc.) et le courrier des lecteurs. Le lendemain de ce « JT » mémorable, les chiffres de vente en librairie ont fait un bond de 5 000 exemplaires.

lences. Le recyclage littéraire d'un patrimoine sacralisé semble d'ailleurs moins faire question dans les presses canadienne, suisse et belge qu'en France où l'impératif de sensationnel associé à une apparente moindre culture biblique nourrit la polémique. Et sûrement sans doute aussi son importance : un an après le moment fiévreux du lancement public, les organes les plus hostiles à la BNT louent les qualités poétiques de la mise en musique du Cantique des cantiques par le rocker Alain Bashung en oubliant qu'il s'agit du texte de la « Bible selon Saint-Germain » qu'ils stigmatisaient auparavant¹.

Trois ans après, ce qui a pris la tournure d'un *best-seller* peine à trouver ses marques de *long-seller* dans la mesure où les études critiques dans les revues et les ouvrages savants se font rares². Mais la publication n'en reste pas moins riche d'escarmouches qui redistribuent ou fixent les rôles entre journalistes, écrivains, biblistes, théologiens, évêques, éditeurs, philosophes, etc. Le philosophe Alain Finkielkraut, par exemple, héraut des principes de l'humanisme républicain, voit ainsi dans la BNT une « forme particulièrement habile de profanation du dépôt sacré » et de « noyade du signifié transcendantal » dans « l'immanence démocratique du langage de micro-trottoir »³. Dans sa réponse, Frédéric Boyer invoque l'éthique universelle de l'« équivalence sans identité » dégagée par Ricœur (*supra*) et oppose aux nostalgiques de la tradition une « culture de la traduction » dont le christianisme originel avec sa conversion paulinienne serait la référence durable⁴. Autre exemple de moindre portée philosophique : le débat sur le « langage inclusif » (visant l'égalité symbolique entre les sexes) soulevé par les journalistes mais rapidement réglé par les écrivains français au détriment de quelques biblistes québécois militants⁵. Censé avoir le dernier mot sur le fond, l'exégète ne l'a pas sur la forme. Opposition forme-fond incarnée dans le couple écrivain-bibliste que le traducteur concurrent Henri Meschonnic conteste vigoureusement. Pour lui et

1. C'est notamment le cas du *Figaro* et de *Famille chrétienne*, organe ecclésial conservateur diffusé dans les paroisses par Edifa, du groupe Médias-Participations.

2. Si une revue intellectuelle comme *Espri*t n'a pas tardé à commenter l'événement (Pourquoi une nouvelle traduction de la Bible ?, P. Gibert, J.-L. Schlegel, 6/2002, p. 189-202), les références en matière de critique littéraire et poétique se font attendre. Citons seulement une séance mémorable des *Revue*s par-lées (Centre Pompidou, 27 septembre 2001) qui a opposé en un dialogue de sourds les poètes et traducteurs, H. Meschonnic et J. Roubaud.

3. A. Finkielkraut, Les Écritures de l'Humanité-Dieu, in *L'imparfait du présent*, Paris, Gallimard, 2002.

4. F. Boyer, *La Bible, notre exil*, Paris, POL, 2002.

5. Le « Notre Père... », prière capitale des chrétiens, n'est ainsi pas devenu : « Notre Parent qui es au ciel... ».

d'autres, la BNT tient plus de la paraphrase que de la traduction dans la mesure où ses écrivains traducteurs ignorent tout des langues sources¹. En pratique, toute traduction littéraire ou poétique se distingue pourtant difficilement de l'adaptation, et l'indissociation du style et du contenu n'exclut pas que ce qui se passe dans le cerveau d'un seul traducteur puisse également se jouer entre deux ou plusieurs détenteurs de compétences distinctes². En tout état de cause, l'enquête met au jour l'agencement des diverses composantes d'un processus de traduction qui ne s'arrête pas d'ailleurs à son résultat immédiat.

c) En revenant sur l'histoire longue, tout se passe donc comme si la coopération entre le bibliste « gardien des sources » et l'écrivain « mécano de la phrase » renouait les liens distendus depuis la Renaissance et le Grand Siècle entre le *Paternus sermo* des « doctes et inspirés » théologiens et la *Materna lingua* des « suaves et humbles » écrivains – tension à l'origine du « génie de la langue française », comme l'a montré Marc Fumaroli³. Pour qu'une telle rencontre ait lieu à nouveaux frais, il fallait bien en effet que les éditions modernes d'après-guerre secouent les vulgates confessionnelles, que l'exégèse s'affranchisse résolument de la théologie et que l'écrivain contemporain puisse voir dans le texte biblique un enjeu expérimental sans préjugé religieux. L'enquête directe auprès des traducteurs précise les différences structurelles entre biblistes et écrivains, explique aussi leur rencontre par des similitudes de parcours et confirme enfin que la polyphonie qu'ils livrent à la postérité résulte d'équivoques vivantes ou de tensions non résolues⁴.

Les biblistes en question sont pour la plupart des anciens séminaristes ayant suivi la filière d'excellence biblique (formation à l'Institut pontifical de Rome, thèse à l'École de Jérusalem, puis chaire dans les facultés confessionnelles)⁵ mais dont les parcours per-

1. H. Meschonnic invoque ainsi le code de déontologie du traducteur littéraire pour accuser la BNT de faux en traduction (*op. cit.*, p. 129).

2. Sur le continuum traduction-adaptation littéraire, voir J.-R. Ladmiral, « Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles », *De la lettre à l'esprit, traduction ou adaptation ?*, *Palimpsestes*, 2004, n° 16, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2004, p. 15-30.

3. M. Fumaroli, *Le génie de la langue française*, in *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, « Folio-Histoire », 1994.

4. Réalisée après coup, en 2004, l'enquête directe consiste principalement en une trentaine d'entretiens approfondis (centaine d'heures de discours enregistrés et transcrits), en France et au Québec, sur l'histoire de vie de chacun, les raisons de leur rencontre avec la BNT, la mémoire du travail collectif de traduction, l'estimation de ses effets, etc. La restitution confronte les discours entre eux, mais aussi les dires aux faits, notamment les œuvres respectives de chaque auteur.

5. Formation qui implique la maîtrise complète d'au moins cinq langues : l'hébreu, le grec, le latin, l'anglais et l'allemand.

sonnels se heurtent plus ou moins à une institution marquée par deux millénaires de magistère théologique. Certains développant une « herméneutique existentielle » en marge de l'Église ou dans ses services exégétiques issus de la modernisation postconciliaire, d'autres ayant déjà franchi le seuil des sciences historiques pour faire carrière dans les institutions savantes du secteur public (École pratique des hautes études, CNRS, Collège de France, universités canadiennes, etc.) ; certains rompus à l'analyse linguistique et littéraire, d'autres découvrant à l'occasion la poésie contemporaine.

Les écrivains quant à eux sont uniformément issus de l'école publique au faible bagage biblique mais déploient un espace social et idéologique nettement plus large que celui de l'exégèse, ne serait-ce qu'en termes de genre (mixité masculin/féminin) et bien évidemment de croyances (polythéisme des valeurs). Certains poursuivant une carrière de création poétique à rebours des forces du marché, les autres composant avec la course aux prix et aux académies ; certains déjà présents dans les anthologies, d'autres prétendant encore au statut d'auteur ; quelques-uns ayant fait de la traduction un domaine d'expérimentation littéraire à part entière, la plupart la découvrant à la faveur de cette aventure biblique. Nous sommes loin ici de la figure du traducteur livré à sa vocation d'invisibilité précédemment décrite.

Malgré ces différences structurelles entre deux univers qui s'ignoraient cordialement avant leur premier rendez-vous, les réseaux d'affinités électives révélés par les recrutements d'équipes donnent à voir une certaine homologie de positions et de dispositions entre eux. Autant les instances d'un savoir autonome entre science et théologie (associations de biblistes, collections éditoriales)¹ qu'un « éditeur de littérature générale singulier » (POL)² naviguant entre soutien avant-gardiste et stratégie commerciale, produisent des espaces intermédiaires et captent des habitus ambivalents. Les biblistes pouvaient ainsi nourrir ensemble le projet d'une traduction « ouverte au monde » tout en visant par là des réalités différentes : Bible missionnaire pour l'éthos de pasteur, textes antiques et religieux rendus au patrimoine de l'humanité pour l'éthos de savant. Les écrivains pouvaient de leur côté saisir l'occasion d'éprouver leur art selon des visées différentes : simple jeu

1. Service biblique Évangile et Vie avec ses célèbres *Cahiers Évangile* (Cerf), Association catholique française d'études bibliques (ACFEB), Association catholique des études bibliques au Canada (ACEBAC), Réseau de recherches en narratologie biblique (RRENAB), etc.

2. F. Thumerel, *Le champ littéraire français au XX^e siècle, Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, A. Colin, « U-Lettres », 2002, nota : chap. 6, « La dualité d'un éditeur de littérature générale singulier (POL) », p. 153-166.

d'écriture pour certains, expérimentation en vraie grandeur pour d'autres, lourd enjeu culturel avec toute la gamme des nuances et inversions de sens qui va avec. Mais stimulant défi polygraphique pour la plupart¹.

Au contrôle de fidélité exercé par les biblistes pourrait être opposé le « régime de singularité » des écrivains². Mais la réalité est moins nette. Même s'ils ont dû sans cesse contrôler les risques de contresens et de faux-sens de la réécriture ou de la recomposition poétique, les biblistes ont été les fers de lance et les garants des principales innovations lexicales par rapport à la tradition. Les rares points de litige ayant nécessité l'arbitrage éditorial sont de leur fait³. Même si les écrivains ont littéralement recréé un texte polyphonique inédit dans une mise en page suggestive, ils ont vécu l'épreuve de la traduction dans la crainte confuse de la profanation (pour les très rares « croyants » déclarés) ou du malentendu (pour la plupart). Plus que l'œuvre nouvelle ou secondaire qui résulte de leur intervention, c'est sans doute cette expérience limite qui restera la plus marquante pour eux. À travers elle s'affirme aussi un lien durable entre écrivains qui font moins école que réseau de résistance à la littérature médiatique et sans exigence⁴. Si les écrivains ont après coup le choix entre afficher ou dissimuler leur participation à cette expérience, les biblistes dont le milieu d'interconnaissance est plus étroit se trouvent plus exposés à la défendre ou à s'en prévaloir à titre individuel. Pour nombre d'entre eux, le tra-

1. Sur l'enjeu polygraphique dans la littérature contemporaine : P. Lassave, *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 2002.

2. Sur le « régime de singularité » de l'écrivain : N. Heinrich, *Être écrivain. Création et identité*, Paris, La Découverte, 2000. Dans le cadre d'une sociologie descriptive des valeurs, l'auteur montre comment les activités de création sont sous-tendues par deux principes de grandeur : le régime de communauté, reposant sur un impératif d'équité, qui privilégie le collectif et l'impersonnel ; le régime de singularité, reposant sur un impératif d'authenticité, qui privilégie l'individuel et le sujet. Tension qu'exacerbe l'aspiration au singulier qui fait l'universalité de l'écrivain.

3. On a déjà évoqué le cas du langage inclusif, on pourrait ajouter la proposition de traduire les Juifs par les « Judéens ». Proposition non retenue mais qui n'en a pas moins occupé une partie des débats du congrès annuel de 2002 de l'Association catholique des études bibliques au Canada. Voir : *Partout où tu iras...* (M. Gourgues, M. Talbot, dir.), Montréal, Médiaspaul, « Sciences bibliques », 2003 (contributions de A. Myre, G. Caron, G. Rochais, p. 155-212).

4. L'éphémère *Revue de littérature générale* éditée par POL en 1995 et dirigée par les jeunes écrivains poètes Pierre Alferi et Olivier Cadiot, deux piliers de la BNT, en est l'expression la plus manifeste. Rassemblant nombre d'écrivains présents dans notre traduction, cette revue défend et illustre une littérature qui retrouve le chemin de la création formelle sans rejeter les apports de la théorie du texte. Elle se veut un lieu de résistance à la « révolution conservatrice » dans l'édition dénoncée par Pierre Bourdieu et l'écrivain Pierre Jourde.

vail de préparation et de contrôle de la traduction a relancé leur œuvre singulière d'exégète. En parallèle, certains écrivains se sont découverts traducteurs et poursuivent à travers d'autres textes (non religieux) l'expérience déterminante de la servitude volontaire du traducteur. Sans totalement s'inverser, les principes de fidélité et de singularité à l'œuvre dans la BNT développent donc leurs interférences. Sans qu'il s'agisse de consécration exégétique ou littéraire, on peut cependant affirmer que l'épreuve de la BNT s'est soldée pour la plupart de ses collaborateurs par quelque gain symbolique non négligeable : affiliation pour les uns, visibilité pour les autres, surcroît de notoriété pour les signatures les plus en vue. Profits qui ne vont pas sans taxes prélevées par les cercles antagonistes (selon certains témoins, les colonnes du *Monde des livres* seraient désormais moins accueillantes aux auteurs qui ont participé à la BNT).

SOCIOLOGIE DE LA TRADUCTION ?

Sans nier le pouvoir d'évocation et de compréhension propre à l'usage métaphorique du mot traduction tel que l'a montré le succès récent d'un courant de la sociologie des sciences, il semble cependant que cette perspective analogique nous éloigne d'une sociologie de la traduction qui fasse le lien entre les opérations linguistiques, leurs champs d'action, leurs jeux d'acteurs et leur portée universelle. Recentrée dès lors sur le monde empirique de ses objets (le transfert interlingual et son entour), une éventuelle sociologie de la traduction ne devrait pas se réduire à une sociographie des traducteurs, ni rester l'annexe d'une sociologie des champs culturels en cause (dans notre exemple, la littérature et la religion). La connaissance des traducteurs en général s'ouvre, comme on l'a entrevu, sur un vaste domaine professionnel en expansion mais inexploré et dont seulement quelques recensions corporatives indiquent une grande diversité de situations. La faible visibilité professionnelle de cette activité n'est pas seulement due à la disparité de ses modes d'exercice mais aussi sans doute au principe même d'un travail intellectuel dont l'invisibilité a longtemps été considérée comme un gage d'excellence. Censée « nous dispenser de la lecture du texte original » (célèbre formule de Jean-René Ladmiral), la traduction littéraire soumet depuis peu à la sagacité traductologique le paradoxe entre son cantonnement ancillaire (le traducteur sert deux maîtres à la fois, l'auteur initial et le lecteur final, et ne laisse pas d'être dou-teux : fidèle ou traître, *traduttore*, *traditore*) et la masse de réflexions qu'elle suscite depuis l'Antiquité (théories qui varient entre l'affichage de l'auteur secondaire que devient le traducteur et sa

négarion ou dissimulation volontaire). Les rares approches sociologiques des traducteurs littéraires révèlent ainsi l'indétermination d'une activité oscillant entre art et profession. Mais la sociologie des traducteurs, pour nécessaire qu'elle soit, ne peut tenir lieu de sociologie de la traduction si elle ne ressaisit pas en même temps les modalités mêmes de transfert interlingual comme des opérateurs sociaux à part entière. À cet égard, l'approche de la traduction comme instance efficiente propre à tel champ symbolique (fonctions de consécration littéraire ou d'inculturation religieuse) risque à l'inverse de faire perdre de vue la spécificité de l'acte de traduire et de ses serviteurs.

L'hypothèse d'une sociologie de la traduction passe dès lors autant que possible par la saisie solidaire des caractères et parcours des traducteurs, des spécificités de leur travail comparativement aux autres traductions, du contexte et des effets de leur œuvre dans des échelles de temporalités variables (par exemple dans notre cas, la très longue histoire unificatrice de la traduction biblique et la part de sa retraduction dans sa pluralisation contemporaine). Elle pourrait ainsi étayer en partie le programme tracé par le traductologue Antoine Berman¹. Son projet de critique « productive » rencontre en effet la sociologie quand, après une première analyse comparée des textes au départ et à l'arrivée, il s'agit de déterminer la position tenue, défendue ou implicitement visée par le traducteur dans un « horizon traductif » donné par l'état des formes de traduction en présence. Il la rejoint également quand il s'agit de confronter les traductions en lice afin d'évaluer ce qu'elles font au texte et au lecteur (à travers notamment la critique publique ou l'enquête de réception).

Dans cette perspective, notre exploration de la traduction biblique attire l'attention sur au moins trois points.

a) Au-delà du vieux dualisme entre critique littéraire interne et enquête sociologique externe, la mise en relation des traducteurs, des textes et des lecteurs montre comment la traduction joue son rôle d'opérateur social entre langue et société. Ainsi la polyphonique BNT se distingue nettement des autres traductions par un double élargissement : celui des textes sources et celui des publics cibles. Si plus que d'autres la Bible de Jérusalem a initié après-guerre en France la prise en compte de la multiplicité intrinsèque des sources, la cible que vise sa traduction reste largement dépendante d'une terminologie ecclésiale théologiquement codée et dont la

1. A. Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, « NRF-Idées », 1995. Mort prématurément, l'auteur n'a fait qu'esquisser cet important programme aux allures de testament.

temporalité longue se heurte à la temporalité moins longue de la langue littéraire (laquelle reste cependant à la traîne derrière l'oralité qui court). Cette remarque vaut pour la plupart des Bibles dites confessionnelles ou d'étude qui pratiquent le théorème de l'« équivalence dynamique » de Nida et dominent le marché¹. Notre enquête a ainsi montré que le lexique et la syntaxe des « Bibles en français courant » sont nettement plus datés que ceux des manuels scolaires de premier degré. Au pôle culturel plus lettré, la tentative de rencontre avec le rythme hébraïque que poursuit Meschonnic depuis une trentaine d'années tend à privilégier la source principale (la vocalisation massorétique) au détriment de ses variantes (la Septante, par exemple) et produit un texte-partition dont le code de lecture (blancs rythmiques) restreint de fait son public aux amateurs de prosodie antique. L'autre tentative solitaire et déconfectionnalisée, celle de Chouraqui, donne sur un autre parti pris d'exotisme qui uniformise paradoxalement l'ensemble au fil des archaïsmes répétés par l'« équivalence formelle »². Tout se passe donc comme si la BNT, championne de la double pluralité des sources et des cibles tenait son succès des tensions qu'elle contient et engendre à la limite de l'anomie. Il est piquant de constater que la seule règle d'harmonisation intertextuelle qu'elle se soit donnée concerne l'imprononçable et intraduisible nom de Dieu (rendu par le tétragramme majuscule YHWH) : Dieu mis à part, la traduction séculière (*i.e.* scientifique, littéraire et expérimentale) de la Bible peut enfin commencer.

b) La dialectique du mot traduction, à la fois œuvre secondaire et processus empirique, oblige le sociologue. Notre cas d'étude fait précisément œuvre parce qu'il fait événement et il fait événement parce que son processus a concentré au départ suffisamment de malentendus pour qu'il s'enclenche et assez d'équivoques pour qu'il fasse parler de lui à l'arrivée. C'est une hypothèse. Le schéma descriptif des sociologues des sciences peut s'avérer alors utile à l'étayer. Ainsi au stade de la « problématisation » : faire tenir ensemble des objectifs aussi divergents que ceux de redonner du souffle à l'expérimentation poétique au moment où la création subit l'empire de la diffusion, de proclamer le message évangélique

1. En deux mots, l'équivalence formelle consiste à rendre mécaniquement la forme de l'original tandis que l'équivalence dynamique transforme le texte de la langue de départ de manière à produire le même effet de sens dans la langue d'arrivée (E. Nida, *Toward a Science of Translating, with special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leyde, Brill, 1964).

2. Ainsi le fameux « Vanité des vanités » de l'Ecclésiaste devient sous la plume de Chouraqui « Fumée de fumées » ; le « Heureux les miséricordieux ! » des Béatitudes de Matthieu devient « En marche les matriciels ! », etc.

au-delà de ses limites confessionnelles ou de prendre place dans un marché éditorial disputé. L'« enrôlement » du double réseau de compétences qui a résulté du « dispositif d'intéressement » mis en place en binômes, exégètes d'un côté et écrivains de l'autre, a démultiplié les « alliés » : alliance indirecte entre Assomptionnistes investisseurs et Jésuites conseillers exégétiques, recours aux biblistes canadiens pour compléter une force de travail française débordée et vieillissante à la condition d'inclure à la marge quelques écrivains québécois pour faire bonne figure interculturelle, collusion objective à l'arrivée entre l'ironie journalistique et l'agressivité conservatrice, etc. Mais pour comprendre en quoi le processus fait œuvre, il faut sans doute dépasser le registre de la description locale et replacer l'événement dans un horizon d'attentes multiples issues d'une plus longue histoire. Par exemple : la pluralisation croissante de la traduction biblique qui tend à échapper aux emprises confessionnelles ; le retour contemporain du goût pour les sources judéo-chrétiennes après leur éloignement par séparation des Églises et de l'État ; le développement récent dans l'exégèse biblique des ressources de la poétique, de la narratologie et bientôt de la traductologie ; la détente idéologique des écrivains après un lourd passif anticlérical. Mais pour autant que notre cas d'étude catalyse ces transformations historiques, ses tribulations éditoriales comme ses propres tensions sémantiques ne laissent pas d'en faire une cote mal taillée.

c) À rebours d'une sociologie fonctionnaliste qui fixerait diversement la BNT au cœur du vieux transfert de sacralité de la religion vers l'art ou bien au carrefour du chiasme occidental entre la sécularisation du monde et le retour du religieux ou encore à la croisée postmoderne de l'héritage antique et de l'expérimentation poétique, l'étude de cas dans une perspective inductive ou transitive semble plus à même de rendre compte des circonstances, des incertitudes et des vibrations d'un événement polyvalent. Comme on l'a déjà souligné, ce sont alors ses équivoques institutionnelles et inter-individuelles qui font toute son efficence. Dans les binômes traducteurs considérés, tel exégète acceptera ainsi de céder sur le contrôle théologique des mots pour mieux faire valoir à terme sa méthode de renouvellement de la *lectio divina* auprès des cercles bibliques. Dans le même temps, le poète, son *alter ego*, pourra déclarer dans les cercles littéraires que le mot à mot fourni par l'exégète est déjà un quasi-poème mallarméen et que sa propre « intervention » se limite à peine à le retoucher pour laisser au lecteur le soin de le recomposer à son tour. Tout se passe comme si la trame sociologique de la traduction tenait à ses effets croisés d'imposition et de subordination, d'engagement et de retrait, sur la voie à double sens depuis longtemps tracée par Friedrich Schleiermacher (« Ou bien le tra-

ducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre »¹). Il reste cependant à qualifier ces logiques croisées et interférentes.

*Configurations traductives*²

Scribes multiples et indistincts d'une bibliothèque transmise sur des millénaires, lecteurs d'hier et d'aujourd'hui dont on appréhende à peine la pluralité, traducteurs partagés entre diverses compétences autour desquels gravitent éditeurs, journalistes, théologiens ou philosophes, ces entités nombreuses se révèlent à l'occasion du moindre mot déplacé par la traduction. La sociologie joue son rôle de connaissance lorsqu'elle discerne une ou plusieurs formes d'ordre entre ces éléments en interaction. Il en va ainsi du régime de singularité de l'auteur dans le champ littéraire, ici confronté au régime de fidélité inhérent au monde religieux – logiques de champ dont l'approche dévoile les connexions commerciales, médiatiques, politiques. Affinement de l'approche qui va jusqu'à atteindre le plan des individus et tout particulièrement les agents de liaison, véritables nœuds de réseaux divers (comme Boyer dans notre exemple).

Pour mieux rendre compte de la multiplicité de ces échelles d'interaction et de la plasticité des formes qu'elles prennent dans l'histoire, Norbert Elias a introduit le concept dynamique de « configuration » (traduction de l'allemand *figuration*), lien mobile entre forces antagonistes, équilibre fluctuant de tensions entre champs connexes, mode transitoire de dépendances réciproques entre individus, groupes sociaux, ensembles culturels³. C'est sans doute avec ce type de catégorie souple qu'une sociologie compréhensive de la traduction peut mettre en relation de sens les pièces du puzzle que représente en pratique toute entreprise de traduction, notamment quand elle est collective et engage de multiples cités ou grandeurs symboliques. Perspective qui rejoint celle de Ricœur en donnant substance à son principe universel d'équivalence sans identité tout spécialement à travers la description fine des approxima-

1. F. Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire* (*Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens*, 1813), Paris, Le Seuil, « Points » (trad. A. Berman), 1999, p. 49.

2. L'adjectif « traductif(ive) » qui appartient encore au domaine du néologisme savant désigne précisément le rapport à la traduction, ce que ne fait pas l'adjectif courant « traduisible » qui se rapporte à la chose traduite ou à traduire.

3. N. Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?* (*Was ist Soziologie ?*, 1970), Paris, Agora-Pocket (trad. Y. Hoffmann), 1993. Sur le concept de configuration : p. 154-161.

tions sémantiques, des équivoques institutionnelles et des malentendus productifs d'événement en société plurielle¹. En risquant une image, la sociologie de la traduction aurait ainsi vocation à découvrir les cotes mal taillées du transfert interlingual et interculturel au prisme de ses interactions institutionnelles, inter et intra-individuelles. Au-delà de la description de ces formes fractales, les *Translation Studies* peuvent aussi attendre de la sociologie qu'elle détermine quelques schèmes logiques que ni l'herméneutique, ni l'économie, ni la linguistique ne peuvent dégager. Il en va ici de la rencontre entre différentes logiques d'action et régimes de valeur (rentabilité et compétence bibliste pour l'éditeur, vérité et inspiration pour l'auteur antique, fidélité aux sources pour l'exégète traducteur, plaisir du texte pour son acolyte écrivain, nouveauté pour le lecteur pluriel) que nous avons tenté d'élucider à travers leurs équivoques efficaces.

EHESS-CNRS

Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux

10, rue Monsieur-le-Prince

75006 Paris

pierre.lassave@wanadoo.fr

1. Outre les réflexions subtiles de Vladimir Jankélévitch (*Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Paris, Le Seuil, 1980) sur le caractère socialement indispensable du malentendu, voir un éloge anthropologique de cette forme d'échange dans nos sociétés contemporaines dans F. La Cecla, *Le malentendu (Il malintenso)*, 1997), trad. A. Sauzeau, préface de M. Augé, Paris, Balland, « Voix et Regards », 2002.